

—Rappelez-vous, Mademoiselle, ajouta-t-elle. cet ornement brodé sur damas blanc que vous aviez fait, et que je me chargeai de porter dans la cellule de notre bonne mère Thérèse de Saint-Augustin, la veille de sa fête ?

Henriette embrassa la bonne sœur en pleurant, et s'écria :

—Chère sœur ! vous vous exposez bien pour l'amour de nous !

—Qu'est-ce que je risque ? dit la religieuse : je ne tiens à rien de ce monde, et, du train dont il va, ce serait plaisir que de le quitter. Quant à vous, Mademoiselle, il faut partir. Votre père est dénoncé, et serait arrêté demain. Fuyez dès qu'il fera nuit, et surtout ne dites rien à vos domestiques : ils ne sont pas sûrs, je le sais. Hélas ! mon enfant, qui m'eût dit que je ferais un jour partie de la police secrète ? Madame Louise aurait bien dû m'emmener avec elle " en paradis, au grand galop ! "

Et elle partit en riant pour cacher son émotion.

Henriette alla trouver son père. Il était dans l'orangerie, occupé à serrer pour l'hiver, dans des sacs de papier étiquetés avec soin, les griffes ou racines de ses anémones les plus précieuses. Il n'entendit pas entrer sa fille. Celle-ci le considéra un instant avant de se résoudre à le déranger. Jamais avare comptant son or ou joaillier rangeant ses pierreries n'y avaient mis plus de soin que le vieil amateur en prenait pour emballer ses racines.

—Pauvre père ! se dit Henriette : il va falloir quitter tout cela !

Et elle raconta à M. de Laubespine les événements de la veille et le message du maire de Versailles.

Il l'écouta avec horreur.

—Grand Dieu ! s'écria-t-il, la France en est-elle là ? Oh ! si j'avais encore mes fils ! si je pouvais combattre ! mais je ne suis qu'un chêne abattu. Hé bien ! que les bourreaux viennent ! je suis prêt à mourir !

—Mon père ! dit Henriette, je ne veux pas mourir encore ! Par pitié pour moi, consentez à fuir.

—Vous avez raison, ma fille, dit le vieux gentilhomme : je ne dois pas vous laisser seule au monde. Je vais me préparer à fuir. Fuir ! les Laubespine n'ont jamais su le faire. Il est dur à mon âge d'apprendre cela. Allez vous préparer, ma fille ; je vais prendre quelques papiers de famille et les diamants de votre mère. Chargez-vous de tout ce que vous avez d'argent et de bijoux. Mais où irons-nous ?

—M. l'abbé nous offre un asile à Dunkerque ; là, nous pourrions nous embarquer. Le tout est d'y arriver.

—Nous y arriverons, il le faut, dit le marquis ; mais d'abord, écartons les domestiques.

Il sonna.

—Jacques, dit-il à son valet de chambre, il faut aller tout de suite à Trianon demander à Antoine Richard les glaïeuls et les céréus qu'il m'a promis.

Jacques, qui savait fort bien que le jardinier du roi n'était plus à Trianon depuis un an, fit un signe d'intelligence à sa jeune maîtresse.